CHACUN SA CHIMÈRE
LE PRIVATDOZENT, *OU L'«ILLUSIO» ACADÉMIQUE FAITE HOMME*

par
FRANZ SCHULTHEIS

«Sous un grand ciel gris, dans une grande plaine poudreuse, sans chemins, sans gazon, sans un chardon, sans une ortie, je rencontrai plusieurs hommes qui marchaient courbés.

»Chacun d'eux portait sur son dos une énorme Chimère, aussi lourde qu'un sac de farine ou de charbon, ou le fourniment d'un fantassin romain.

»Mais la monstrueuse bête n'était pas un poids inerte; au contraire, elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa monture; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme, comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi.

»Je questionnai l'un de ces hommes, et je lui demandai où ils allaient ainsi. Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui, ni les autres; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher. Chose curieuse à noter: aucun de ces voyageurs n'avait l'air irrité contre la bête féroce suspendue à son cou et collée à son dos; on eût dit qu'il la considérait comme faisant partie de lui-même. Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun

La grande illusion. GHK, éds. 2000
Neuchâtel (Suisse): Musée d'ethnographie

désespoir; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours.» (Baudelaire 1951: 279-280)

Mieux que tout discours scientifique, le petit poème en prose de Charles Baudelaire, auquel sont empruntés le titre et le thème de cette contribution, donne une image pertinente et brutale à la fois de ce que les illusions, grandes ou petites, représentent pour l'homme.

Chacun sa chimère, dit le poète. Oui, répond le psychologue, mais pas n'importe laquelle ! Chaque chimère est le produit d'une histoire individuelle, est originale comme la personne avec laquelle elle naît et grandit, et lui est familière comme son ombre au point de se confondre avec elle, corps et âme. C'est vrai, intervient le sociologue, mais ces bêtes mythiques et mystiques que nous prenons en charge ne constituent pas des projections purement subjectives et des faits proprement individuels ! Elles sont déjà là à notre naissance, nous attendent sous forme de fantasmagories collectivement élaborées et transmises de génération en génération. Ces chimères, souligne-t-il, ne représentent pas simplement des illusions individuellement nourries et vécues sous forme de rêves nocturnes ou diurnes mais font partie d'un ordre symbolique intimement lié à l'ordre social, aux structures d'un monde social donné, à un moment historique donné, et il faudrait plutôt emprunter le concept d'«illusio», tel que Pierre Bourdieu l'utilise (1997: 122-123), pour éviter le piège d'une psychologisation ou subjectivisation des «grandes illusions» qui nous entourent et nous traversent.

Chacun sa chimère, mais la distribution ne se fait pas au hasard et de façon arbitraire. Il y a une logique sociale dans la répartition des grandes illusions, qui semblent

trouver, par la voie d'affinités électives, des clients prédestinés. Le monde social dans lequel l'individu est jeté sans l'avoir demandé lui a déjà préparé son lot sur mesure: mythes, légendes, religions, idéologies, utopies et autres sortes d'«illusio» pour meubler le vide de l'univers si difficile à supporter. N'importe quelle chimère épousant l'air du temps semble la bienvenue. Mais, étant donné que l'univers social connaît nombre de clivages, de hiérarchies et d'antagonismes, et se divise en une multitude de conditions et de catégories sociales, tout donne à penser que les chimères se divisent également en différentes espèces correspondant aux structures sociales et qu'il y a une sorte d'interdépendance entre les catégories zoologiques peuplant notre parc chimérique d'un côté et les catégories sociales reliées à ces différentes espèces de l'autre. En matière de religion, par exemple, les «besoins de salut» (*Heilsbedürfnisse*) diffèrent clairement selon l'appartenance sociale; si les uns recherchent la consolation d'une religion de délivrance, les autres, comme l'a montré Max Weber (1972: 285), aspirent plutôt à une légitimation de leurs conditions privilégiées. De façon analogue, Antonio Gramsci avait raison de souligner qu'il était erroné de parler d'un catholicisme au singulier pour l'Italie de son temps. Une telle conception monolithique ferait totalement abstraction du fait qu'il y a un catholicisme des femmes, des hommes, des paysans, des citadins, etc.

Chacun sa chimère, due et attachée à son état. Ce qui est juste pour le champ religieux est pertinent pour tous les autres champs sociaux, dont l'ensemble forme le monde social. Dans chacun d'eux, les acteurs jouent, comme l'a souligné Pierre Bourdieu (1997: 248), un jeu particulier, poussés par la concurrence à des enjeux particuliers selon des règles de jeu spécifiques. Chaque champ possède ainsi son «illusio», une sorte de croyance

collective dans le jeu, ses enjeux et les règles imposées sans laquelle les acteurs ne seraient guère disposés à porter leurs chimères respectives sans mécontentement ni révolte. Il s'agit là d'un terrain privilégié pour le travail du sociologue, qui ressemble à bien des égards à celui du psychanalyste: il semble tout à fait convenable de l'appeler «socioanalyse». Ce travail d'objectivation des illusions à première vue purement subjectives, travail de désenchantement du monde comme l'a appelé Max Weber (1972: 576), est particulièrement risqué mais aussi tout spécialement tentant quand on est soi-même partie prenante du champ social concerné et de son «illusio» propre, comme c'est le cas de l'auteur en ce qui concerne le champ académique, son inconscient, ses refoulements, ses rationalisations et légitimations spécifiques. Invité à prendre la plume pour parler librement et à sa façon d'une «grande illusion», il a décidé de se consacrer à l'analyse d'une chimère – noble en surface, horrible dans les coulisses – qu'il a connue de très près, de si près qu'il s'étonne toujours d'y avoir échappé (ne serait-ce que partiellement). Beaucoup de ses compagnons de route n'ont pas eu autant de chance et c'est à eux, mais tout spécialement à son ami Wolfgang, que ce petit travail de deuil, en guise de socioanalyse d'une grande illusion académique à l'allemande, sera dédié.

Wolfgang B. a 47 ans. Marié sans enfant; sa femme est institutrice; ils vivent depuis vingt-trois ans dans une jolie petite ville d'Allemagne du Sud (route romantique, vieille ville avec ses ruelles et bistrots *gemütlich*, corporations d'étudiants et leurs *Lieder*, beaucoup d'atmosphère). Il pourrait y vivre heureux.

Pourtant Wolfgang a un problème: il est *Privatdozent* ! Ça ne sonne pas mal. On les connaît, ces fameux privatdocents allemands: l'exemple type du savant classique, le *Gelehrter* vivant toute sa vie pour sa science. Mais le

problème est que sa science ne le fait pas vivre. Lui, il lui a tout donné, ses meilleures années, sa libido, son ego. Après le baccalauréat – il était le premier d'une famille assez modeste à parvenir à ce niveau, comme tant d'autres de sa génération qui a connu la fameuse ouverture et la démocratisation de l'enseignement supérieur –, Wolfgang décide de faire des études universitaires. Ayant développé un goût pour les questions dites philosophiques, il s'inscrit en philosophie et germanistique à l'université la plus proche de son village natal. Quel respect et quelle horreur à la fois lui inspire cette université, avec ses rites et ses symboles étranges, cette «haute culture» qui lui paraît hors de portée et ce drôle de monde intellectuel qui le rend mal à l'aise faute de maîtriser son code linguistique et comportemental.

D'abord sept ans d'études pour conclure son *Magister Artium* par un très beau mémoire sur la notion de *Aufklärung* dans l'œuvre d'Emmanuel Kant, qui lui prend deux ans. Que d'efforts pour terminer ce travail de 150 pages, couronné par une biographie de quelque deux cents auteurs. Combien de fois ne se dit-il pas qu'il est bien bête d'y investir des milliers d'heures de travail intellectuel. Néanmoins ce mémoire, jugé excellent par son directeur, incite Wolfgang à poursuivre une carrière académique par la voie du doctorat.

Pourtant il n'est pas naïf ! Il sait pertinemment que la concurrence pour de très rares postes académiques est féroce et que d'autres que lui semblent nettement mieux placés pour en obtenir un. Il est suffisamment lucide aussi pour savoir qu'un doctorat en philosophie n'est pas forcément le meilleur laissez-passer pour le marché de l'emploi extra-universitaire mais l'idée humboldienne de *Bildung* dont il s'est nourri depuis ses années de bachelier est devenue à tel point le leitmotiv

de tous ses projets de vie que tout pragmatisme prévoyant lui paraît terriblement mesquin et bas.

Wolfgang va en avoir pour sept ans avec sa thèse sur la «théorie critique» de l'Ecole de Francfort. Au départ, il comptait quatre à cinq ans mais on peut se tromper. La bourse obtenue au début de sa «carrière» de doctorant arrive à son terme après deux ans et, à ce moment-là, il se trouve encore tout au début de son travail (il a lu des centaines d'ouvrages, pris des notes, réfléchi, mais encore rien écrit). Des petits boulots par-ci, par-là et, pendant les cinq dernières années, un poste d'assistant. Une vraie chance ? Pas vraiment ! Le professeur qui l'a embauché est un de ces *Ordinarius* allemands de la vieille école qui, certes, ne porte plus de robe ni de perruque mais dont l'«habitus» académique sue le mandarinat de l'ancien régime universitaire. La vraie servitude féodale mais tout à fait légitime étant donné que le pauvre Wolfgang joue son rôle à la perfection et qu'il devrait le savoir vu que son Q.I. est largement au-dessus de la moyenne et la pensée critique sa spécialité. Donc: la servitude volontaire sous forme de 30 à 40 heures de travail par semaine pour le compte de son maître avec un salaire de misère.

Par contre, il faut plutôt s'étonner de le voir arriver dans la dernière ligne droite et, quand il subit le rite de passage académique faisant de lui un vrai *Herr Doktor* (le fameux *Rigorosum*), il a d'ores et déjà pris un bon coup de vieux avec ses 34 ans. Etonnant ? Cas extrême ? Exemple choc ? Non, malheureusement ! Wolfgang n'est pas un cas exceptionnel. Il y a tant et plus d'*homo academicus* semblables en Allemagne !

On pourrait même parler d'une trajectoire socio-biographique assez typique du *Gelehrter* allemand. Trente-quatre ans et toujours dans ses *Lehr- und Wanderjahre*. L'éternel jeune ! Toujours un à-venir ouvert, une idée

à réaliser, le type idéal de l'intellectuel sans attaches dont parle Karl Mannheim, le *Geistesarbeiter* faisant de son investissement intellectuel la caution de sa liberté et de son authenticité.

Puisqu'il est arrivé jusque-là, Wolfgang ne semble pas vraiment avoir le choix. Qui vous embauche à trente-quatre ans, votre pavé de 600 pages sur l'Ecole de Francfort sous le bras ? N'importe quel chef du personnel lui rirait au nez. Encore un petit effort ! Le vrai couronnement d'une carrière universitaire allemande n'est pas un doctorat banal. C'est bon pour ceux qui cherchent à augmenter leurs chances de réussite dans le monde profane de l'économie ou dans la bureaucratie en rajoutant le fameux «Dr.» sur leur carte de visite, mais dans le monde académique, faire un doctorat n'est qu'un «art moyen». Le vrai titre de noblesse, la seule clé légitime pour une chaire universitaire est l'habilitation et ce n'est vraiment pas le moment de tout lâcher ! Etant donné qu'entre-temps, sa femme a trouvé un poste fixe comme institutrice dans une école primaire, qui peut servir de gagne-pain, Wolfgang emprunte la voie royale en entamant le chemin de croix de l'habilitation.

Souvent, il se montre assez optimiste. Depuis le début des années 90, on annonce un avenir radieux pour des gens comme lui étant donné le départ à la retraite de toute une génération de professeurs et le mal que les universités auront à organiser la relève. Wolfgang y croit fermement: être *Ordinarius*, n'est pas tout simplement avoir une profession, c'est faire profession d'une vocation profonde. La preuve: qui donc passerait ses plus belles années dans un tel purgatoire en se soumettant à un marathon interminable sans être profondément convaincu que le jeu en vaut la chandelle ? Jamais il ne voudrait changer avec tel ami cadre supérieur dans

une banque depuis belle lurette, dont le salaire dépasse largement celui que Wolfgang rêve d'avoir le jour où il occupera la chaire qui lui semble promise.

Cette fois-ci, Wolfgang croit mieux faire en choisissant comme sujet de thèse d'habilitation «Les bases épistémologiques du constructivisme dans les sciences humaines et sociales», dont l'intérêt scientifique et intellectuel semble au-dessus de tout soupçon. Seulement, ce travail-là n'est pas le plus facile et Wolfgang en aura pour sept ans, notamment à cause des contraintes allant de pair avec un poste d'assistant de recherche qu'il obtient grâce à son directeur de thèse. De nouveau, la thèse ne joue qu'un rôle secondaire et Wolfgang s'y consacre surtout durant les soirées et les week-ends, tandis que la journée est remplie par le travail à la faculté, les réunions de travail, les rapports à écrire et les petites choses de la vie quotidienne.

Ce n'est pas toujours simple pour Monika non plus. Elle rêve depuis fort longtemps de pouvoir réduire ses heures d'enseignement mais elle fait ce sacrifice sans trop se plaindre, vu que Wolfgang semble tellement tenir à son habilitation. Après quelques discussions assez conflictuelles, elle s'est même résignée à renoncer une fois pour toutes au projet d'avoir un enfant. A quel point les chimères individuelles se généralisent-elles à travers la «construction conjugale de la vie quotidienne» et s'y renforcent-elles encore: les illusions partagées semblent être plus fiables et légitimes !

Le grand jour arrive enfin ! La thèse d'habilitation est acceptée par les trois experts nommés par sa faculté, Wolfgang passe sa soutenance devant tous ses professeurs réunis et échappe de justesse à un massacre. Il le sait d'ailleurs: cette ultime épreuve académique est bien la pire et nombre de candidats à l'initiation doivent s'y soumettre à deux reprises ou même renoncer définiti-

vement à leur rêve dans le pire des cas. La cruauté du rite de passage auquel on soumet ces novices arrivés aux portes du paradis – l'Olympe de l'*homo academicus* consacré par ses pairs – ne s'expliquerait-elle pas par le fait que les futurs «pairs» y jouent le rôle de *gate-keeper* ? Ayant eux-mêmes souffert terriblement pour devenir ce qu'ils sont devenus, ils sont enclins à faire payer aux autres prétendants le même prix élevé. Cela ne semble pas principalement motivé par un sadisme collectivement assumé mais s'explique en bonne partie par la volonté de s'assurer du bien-fondé du statut de ces pairs et des privilèges qui lui sont attachés en exigeant à chaque fois la preuve de la capacité à franchir la barrière qui garantit leur niveau.

Wolfgang, lui, est reçu comme nouveau *Privatdozent* après de longues controverses animées par la majorité des professeurs de sa faculté. Il dispose d'une belle petite bibliographie. Sa thèse de 3e cycle ayant été éditée grâce à une aide à la publication – ça lui a quand même coûté la belle somme de 5'000 marks –, il a su placer un bonne douzaine d'articles dans des revues scientifiques plus ou moins prestigieuses et publié deux recueils de textes avec deux autres collègues. De plus, il est coauteur de trois rapports de recherche, il a publié une trentaine de comptes rendus de livres. Il devrait normalement trouver assez rapidement un poste de professeur ! Il est vrai qu'il n'y en a plus beaucoup ces dernières années, comme il peut le constater tous les jeudis en achetant l'hebdomadaire *Die Zeit*, lecture obligatoire pour les gens comme lui.

Son vieux maître ne le soutient évidemment pas énormément depuis qu'il a commencé à s'émanciper et lui en veut de recevoir des invitations à des colloques ou de contribuer à des recueils de textes où son nom paraît de plus en plus souvent seul et non plus comme *ghost-writer*.

Wolfgang présente stoïquement sa candidature pour toute chaire de professeur de philosophie dont le profil décrit dans l'inscription lui semble correspondre au sien. Pendant des années, il envoie un dossier d'une vingtaine de pages, chaque fois mis à jour, à toutes les facultés offrant des postes, qu'il s'agisse de ceux de professeur ordinaire appelé «C-4» (catégorie la plus noble: bonne paye, deux assistants, une secrétaire, le dernier mot garanti dans les réunions), de professeur extraordinaire appelé «C-3» (classe économique relativement dépourvue d'infrastructure et nettement plus mal rétribuée) ou même de professeur-assistant appelé «C-2». Wolfgang n'est pas prétentieux, il sait que l'on obtient rarement un engagement du premier coup et qu'il faut en général attendre en faisant ses preuves dans une fonction plus modeste pendant quelques années. Il sait aussi que bon nombre de professeurs restent collés sur leurs chaises de C-3 sans jamais parvenir à occuper une chaire.

En cinq ans, Wolfgang envoie vingt-sept candidatures. Treize fois, il parvient à franchir la première barrière: la commission d'appel l'invite à soumettre ses publications. Sur ces «quarts de finale», il réussit à passer six fois en demi-finale, où la commission l'appelle à présenter une leçon d'épreuve. C'est le bonheur, Wolfgang est sur un nuage, enfin on lui donne une chance réelle. Mais c'est aussi le grand stress et il ne dort plus pendant des nuits quand il s'agit de faire une présentation aux universités de Gottingue, Brême, Francfort ou Tubingen. On lui rembourse les frais de voyage (train 2e classe) mais les vrais frais sont d'ordre psychologique. Néanmoins, Wolfgang passe trois fois en finale: deux fois en deuxième position et une fois en tête. Dommage que, dans les deux premiers cas, les premiers placés aient reçu l'approbation de toutes les instances

universitaires et ministérielles. Quel drame lorsque le Ministère de la culture du Land de Bade-Wurtemberg renonce à la dernière minute à accorder le budget nécessaire pour remanier le poste de professeur extraordinaire pour lequel Wolfgang a été choisi. Déception et dépression profondes chez lui et Monika.

Entre-temps, Wolfgang a dépassé les quarante-cinq ans. Un âge comme un autre, certes, et il serait tout à fait arbitraire d'en faire une sorte de norme pour distinguer une trajectoire professionnelle réussie d'une carrière ratée. Mais Wolfgang sait qu'il s'agit d'une limite dangereuse, parce qu'il faut en général avoir eu sa première nomination à un poste de professeur avant cet âge-là. Au-delà, les candidats se heurtent aux règles juridico-bureaucratiques caractéristiques de l'université allemande – selon lesquelles le Ministère de la culture refuse l'approbation du candidat élu – et portent aussi les stigmates de ceux dont la carrière académique tire trop en longueur. Cependant il y a toujours des exceptions et il ne faut pas désespérer.

En attendant, Wolfgang ne gagne même pas sa vie. Certes, le titre de privat-docent accordé par sa faculté va obligatoirement de pair avec une charge de cours mais, là encore, le système plus que centenaire semble être conçu par un sadique de haut niveau. Wolfgang est obligé de donner un cours gratuitement pour sauvegarder sa *venia legendi*. Heureusement, il habite la ville où il enseigne, alors que nombre de privat-docents allemands sont obligés de prendre en charge eux-mêmes leurs frais de transport et de séjour. Puis, il a la chance d'obtenir deux charges de cours à l'Université de Fribourg-en-Brisgau; mais la rétribution est très modeste et il pourrait facilement réclamer le revenu minimum garanti – la fameuse *Sozialhilfe* allemande – s'il vivait seul et n'était pas à la charge de sa femme.

Cette misère matérielle, qui accompagne la misère symbolique d'un statut social profondément ambigu (être arrivé au sommet de la pyramide des titres scolaires – et de la noblesse des temps modernes, comme disait Max Weber, pour qui la *Bildung* constituait une forme de distinction rappelant la ségrégation en «états» à l'époque de l'Ancien régime – et être en possession d'un fort capital culturel sans pouvoir en tirer profit sur un marché de travail où coexistent le darwinisme social de la concurrence acharnée et des principes de reproduction féodale par cooptation personnelle), Wolfgang la partage avec des milliers de privat-docents allemands. Cette exclusion sociale de haut niveau, qui concerne dans sa seule discipline – la philosophie – des centaines de personnes, n'est pas un problème social récent. Au siècle dernier déjà, cette «armée de réserve» de l'université allemande, qu'Emile Durkheim, à la suite de sa visite en Allemagne, taxait du terme dérangeant et pertinent à la fois de «prolétariat académique», constituait un pilier central de l'édifice universitaire envié à l'étranger.

Etant donné qu'en sociologie il n'y a pas de moyens de compréhension en dehors de la reconstruction historique pour élucider l'arrière-fond social de son destin subjectif, il faut intégrer l'histoire de Wolfgang dans une perspective de longue durée, au lieu de tomber dans le piège qui consisterait à la réduire à une névrose individuelle. Si Durkheim parle d'un prolétariat académique en ce qui concerne les privat-docents allemands de son époque, il le fait de façon figurée: il désigne la misère de leur statut, qui ressemble tout à fait à celle vécue par Wolfgang (marginalité institutionnelle, ambiguïté du rôle, soumission au pouvoir des mandarins) mais ne vise guère leur situation matérielle, et c'est là que se joue la différence essentielle.

Avant les années 60, ceux-ci étaient en général des héritiers. Fils de familles bourgeoises voués au monde de l'esprit (sciences, lettres, arts) comme ceux de la noblesse exclus de la transmission du patrimoine par le principe de primogéniture, les privat-docents de l'ancien régime universitaire disposaient en général d'une rente suffisante pour les rendre indépendants d'un revenu fixe et aptes à défendre le principe de l'art pour l'art. On pourrait dire que la carrière académique représentait encore à cette époque pour les «cadets», victimes structurales de la «reproduction» familiale, une voie royale pour faire de nécessité vertu et pour tourner le handicap matériel en profit symbolique.

Le *Bildungsdiplommensch*, mot intraduisible par lequel Max Weber (1972: 576-579) caractérisait l'homme moderne, faisait partie de la classe bourgeoise et critiquait le mode d'existence matérialiste et profane de celle-ci. Indépendant grâce au *peculium* paternel, le privat-docent était le *Privatgelehrter* par excellence, l'idéal humboldien de la *Bildung* fait homme et il semble que Wolfgang ait hérité de ce modèle et l'ait reproduit à sa façon. Seulement, Wolfgang ne dispose d'aucun héritage familial digne de ce nom et partage le sort de l'homme moderne moyen pour lequel la condition salariale constitue ce que l'on peut appeler une «biographie standard». Il s'est trompé de siècle s'il croit jouer un rôle dont les conditions matérielles lui font défaut. Il voudrait accumuler le maximum de capital culturel pour faire sa place, tandis que les privat-docents classiques se servaient du capital économique attaché à leur position sociale héritée pour gagner du capital culturel, ce qui est nettement moins risqué.

Qui plus est, le système universitaire allemand d'avant-guerre reposait en bonne partie sur une logique de marché libre des biens culturels. Chaque *homo*

academicus consacré par une habilitation avait le droit d'offrir des cours, qui se tenaient en général à domicile. Au début du semestre, le cours proposé était affiché à l'entrée de l'Université, puis c'était au jeu plus ou moins libre de l'offre et de la demande de fournir la clientèle.

Le privat-docent classique avait une source de revenu potentielle non négligeable, tandis que son *alter ego* moderne ne connaît plus l'institution du *Hörergeld* et se trouve forcé de donner ses cours gratuitement pour légitimer son appartenance à l'Université et sauvegarder sa *venia legendi*.

Ainsi Wolfgang est-il simplement dépassé par les événements historiques. Lui et ses pairs ressemblent à des dinosaures dépossédés de l'environnement pour lequel leur code comportemental était fait. L'«illusio» du champ académique, cette croyance profonde dans le bien-fondé d'un jeu, dont le charme spécifique est l'apparence complètement désintéressée, gagne maintenant son expression la plus pure et la plus perfide à la fois. Dépourvus des bases matérielles nécessaires pour se vouer ainsi aux grandes causes existentielles – vérité, connaissance, *Bildung* – ces impétrants souvent «éternels» se trouvent obligés de mener une lutte de survie de plus en plus acharnée. Au lieu de profiter et de faire profiter d'un capital scientifique et intellectuel accumulé pendant de longues années d'investissement scolaire, ils se trouvent dans une situation anomique: ils possèdent pas mal de pétrole mais n'ont pas accès à la raffinerie, si l'on ose se servir d'une métaphore aussi profane pour parler d'une chose aussi sacrée.

Si Wolfgang et bon nombre de ses pairs se trouvent sacrifiés ou font plus ou moins délibérément sacrifice d'eux-mêmes sur l'autel de la croyance académique, l'institution universitaire profite toujours de l'existence d'une telle armée de réserve de petits travailleurs

infatigables. Comme l'avait souligné Emile Durkheim (1975), les privat-docents constituaient certainement un pilier central de l'édifice académique et une condition fondamentale de sa richesse relative, comme si cette dernière, formidable mangeuse d'hommes, poussait le darwinisme social et son principe de *survival of the fittest* jusqu'à son ultime manifestation.

Quand il s'agit des grandes illusions humaines, l'unique voie de socioanalyse dont on dispose se donne sous forme de reconstruction historique, qui permet d'élucider un peu mieux pourquoi les gens font ce qu'ils font et portent leurs chimères sans trop gémir – l'inconscient collectif qui habite les grandes illusions humaines étant, comme l'a rappelé Emile Durkheim à maintes reprises, tout simplement l'histoire – et il serait illusoire de chercher ailleurs leur raison d'être.

BIBLIOGRAPHIE

BAUDELAIRE Charles. 1951. *Œuvres*. Paris: Gallimard.
BOURDIEU Pierre. 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris: Seuil.
DURKHEIM Emile. 1975. «La philosophie dans les universités allemandes», in: *Textes* III. Paris: Minuit, pp. 437-486.
WEBER Max. 1972 (1922). *Wirtschaft und Gesellschaft*. Tübingen: J.C.B. Mohr.